

nous avons été ? J'ai quelque plaisir aujourd'hui à les négliger soigneusement. Depuis l'Exposition Universelle, grand soleil couché dans les limbes de nos mémoires, qu'est-ce qui se leva sur ces dix premiers ans du siècle, qui pût éclipser, je ne dis pas la Tour Eiffel, la grande Roue ou l'un de ces pavillons orientaux dont la splendeur se perpétua dans les intérieurs bourgeois grâce à quelque objet acheté ou aux conversations des repas quotidiens, mais le TAPIS ROULANT, cette merveille des merveilles, sur lequel au début de notre âge défile les yeux écarquillés une procession monstrueuse accourue par les mers et par les routes avec la naïve foi de la science et de la raison ? A peine si Port-Arthur jette un feu rouge à l'est de nos yeux puérils ; nous n'entendons que l'écho de l'aventure de Jacques Lebaudy, empereur du Sahara. Déjà le mirage africain s'éteint dans nos cervelles enfantines. Nous sommes des Peaux-Rouges, des trappeurs, et nous jouons le drame des prairies occidentales. Nous chassions encore les chevelures tandis que se poursuivait cette ennuyeuse et incompréhensible plaisanterie d'Algésiras, qui alimentait les chansons de nos aînés. Nous les chassions toujours, lorsque le vent tourna, et, lourd des sables blancs du désert, nous apporta, pendant des vacances qui furent plus belles que jamais, la voix du grand monarque, blanc vêtu, et ce nom plus mystérieux que l'arithmétique : *Agadir*.

Première panique. Ainsi sur les balançoires, à la descente, l'enfant découvre à la fois la pensée de la mort et celle de l'amour. Rappel soudain des Chambres. Voici que les hommes s'envisagent périssables. « Nous vivons, me dit tout à coup quelque imbécile, dans des temps historiques », et ce personnage falot, par ce propos ridicule, m'apprend du coup à me considérer sur le plan dramatique, enfant des époques sauvages, galérien des siècles barbares. Une année déjà, vers le premier mai, les propos terrifiés des grandes personnes m'avaient évoqué les visages grimaçants de la foule révolutionnaire à la fenêtre du dauphin dans les caves du Musée Grévin, et huit jours j'avais regardé en silence la panoplie de l'antichambre et le verrou de la porte d'entrée. Cette fois la convulsion semblait plus authentique. Et cette certitude profonde de la défaite inévitable. Quelques images simples, empruntées à la guerre de 70, traduisaient pour nous l'inquiétude de nos familles. C'étaient le tableau des Dernières Cartouches, les petites